Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

38 | avril 2005

La formation de D'Alembert

L'enseignement rhétorique de Gibert

Samy Ben Messaoud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/299>

DOI : 10.4000/rde.299

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

ISBN : 2-9520892-4-8

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Samy Ben Messaoud, « L'enseignement rhétorique de Gibert », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 38 | avril 2005, mis en ligne le 30 mars 2009, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/299> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.299>

Propriété intellectuelle

Samy BEN MESSAOUD

L'enseignement rhétorique de Gibert

L'éloquence qu'on enseigne dans les écoles
est la vraie éloquence¹.

Le jeune D'Alembert, alors Jean Le Rond, avait fait ses études au collège Mazarin, « le plus beau, le plus riche, le plus fréquenté des collèges de l'Université de Paris »². Il fut élève externe. Alors que la plupart des collèges parisiens, fondés au Moyen Âge, possédaient des locaux exigus et souvent délabrés, le collège Mazarin, inauguré en 1688, offrait à ses élèves des salles de cours et un environnement en tous points confortables. S'agissant du personnel enseignant de ce collège, ses « régents ou professeurs sont toujours choisis parmi tout ce qu'il y a de plus habile dans les belles-lettres et dans les sciences »³. Ce fut le cas de Pourchot⁴ en philosophie et Varignon⁵ en mathématiques.

Balthazar Gibert fut l'un des professeurs de rhétorique de D'Alembert. Titulaire de la principale chaire de rhétorique du collège Mazarin, Gibert, ami intime de Boileau, enseignait la rhétorique depuis plusieurs décennies. Sa renommée, en tant que savant rhétoricien et pédagogue averti, était bien établie au sein de la République des Lettres.

1. Balthazar Gibert, *De la véritable éloquence*, Michel David, 1703, in-12, ch. XXVII, p. 386.

2. Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, éd. établie sous la dir. de J.-Cl. Bonnet, Mercure de France, 1994, t. I, p. 1103. Né en 1740, Mercier fut élève externe au collège Mazarin. Voir, sur ce collège, l'étude de M.-M. Compère, *supra*, « D'Alembert au collège ».

3. P. Hurtaut et Magny, *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs*, Genève, Minkoff reprint, 1973 (Moutard, 1779), t. II, p. 416.

4. Recteur puis syndic de l'Université de Paris, Edme Pourchot (1651-1734), philosophe cartésien, était notamment l'auteur de l'*Institutio philosophica ad faciliorem veterum ac recentiorum philosophorum lectionem comparata* (J.-B. Coignard, 1695, 4 vol., in-12). Sur cet auteur, voir *Dictionnaire de Port-Royal*, sous la dir. de J. Lesaulnier et A. McKenna, H. Champion, 2004, art. « Pourchot (Edme) » par S. Ben Messaoud.

5. Titulaire de la chaire de mathématiques et membre de l'Académie des sciences, Pierre Varignon (1654-1722), auteur de théories novatrices en mécanique, fut aussi professeur au Collège Royal.

Portrait de Gibert
 Cliché Bibliothèque nationale de France

Ses *Jugements des savants*, une histoire érudite de la rhétorique, avaient fait date. Élu recteur de l'Université de Paris, Gibert fut reçu à maintes reprises par Louis XIV, Philippe d'Orléans, le Régent et le jeune Louis XV.

«Un maître doit s'accommoder à toutes sortes de génies », observe Gibert⁶. Pas de réprimandes, aucune coercition. Les témoignages de ses anciens élèves sont à ce propos unanimes : ils appréciaient, outre son caractère affable, la qualité de sa pédagogie. Plus d'un demi siècle après sa classe de rhétorique, D'Alembert se souvenait encore de l'enseignement de Gibert. Si D'Alembert avait oublié le nom de son professeur de rhétorique, comme ceux des autres matières, sa pédagogie demeurerait néanmoins présente à son esprit.

La première partie de cette enquête comporte une esquisse de la biographie de Gibert, proche de Port-Royal et fervent opposant à la bulle *Unigenitus*. Quant à sa pédagogie, point étudiée, nous en présenterons ici quelques traits caractéristiques. Avant de procéder à l'étude de l'enseignement de la rhétorique chez Gibert, nous proposons un résumé de l'*Introduction à la rhétorique*, un manuel publié par Brulon de Saint Rémy (1729). Ce rapide tableau de la rhétorique scolaire, illustration de l'enseignement de cette matière, permettra aussi de mettre en évidence les spécificités des leçons de Gibert. Enfin, nous avons décelé dans les écrits de D'Alembert, plus que de simples réminiscences, une réelle influence de Gibert ; la dernière partie de notre enquête y sera consacrée. On trouvera en annexe la table des matières de *Rhetorica doctrinam Aristotelis dialogis explanata*. Ce manuel, contenant le programme de rhétorique du jeune D'Alembert, fut dicté et expliqué par Gibert, pendant plus d'un demi siècle (1688-1739), à plusieurs générations d'élèves du collège Mazarin.

Le professeur Gibert

De tous les professeurs du jeune D'Alembert, Balthazar Gibert fut de loin, le plus réputé⁷. Son œuvre et ses retentissantes polémiques avec

6. *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, éd. S. Ben Messaoud, H. Champion, 2004, *Premier discours*, p. 63.

7. Voir *Dictionnaire de Port-Royal*, o. c. art. « Gibert (B.) » par S. Ben Messaoud et A. McKenna.

8. Liste des principales publications de Gibert: *Amabili condiscipulo nobilissimo Joanni Baptistae de Gaumont theses philosophicas in Harcurio propugnanti ode*, ex typ. F. Le Cointe, 1681, in-fol°, 4 p. ; *De la véritable éloquence, ou réfutation des paradoxes sur l'éloquence, avancés par l'auteur De la connaissance de soi-même*, o. c. ; *Réponse de l'Auteur du livre de la Véritable éloquence [Gibert], à la lettre d'un juriste [Pourchot] : avec la réfutation du Journal des Savants du lundi 4 juin 1703*, Pierre-Jacques Bienfait et Jean Fournil, 1703, in-12, 36 p. ; *Réflexions sur la rhétorique, où l'on répond aux objections du*

François Lamy⁹, bénédictin, et Charles Rollin¹⁰ lui confèrent aujourd'hui, une place de choix parmi les rhéteurs du dix-huitième siècle. Figure de proue du jansénisme universitaire, Gibert fut un adversaire inflexible des jésuites.

L'identification de Gibert comme professeur de D'Alembert, établie dans une première étude¹¹, est confirmée par Blake Hanna, dont les recherches aux Archives Nationales ont permis la découverte des comptes du collège Mazarin: « Rousselot en seconde, Fromentin et Gibert en rhétorique, et Geoffroy en philosophie, l'autre professeur de philosophie

P. Lamy Bénédictin, David, 1705, in-12, 110 p. ; *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces auteurs. Tome premier contenant les auteurs grecs, et les latins jusqu'à Quintilien*, Jacques Estienne, 1713, in-8°, L-471 p. ; *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces auteurs. Tome second contenant ce qui s'est dit de plus curieux sur l'éloquence, tant sacrée que profane, depuis Quintilien jusqu'au milieu du dix-septième siècle*, Étienne Ganeau, 1716, in-8°, 471 p. ; *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces auteurs. Tome III et dernier contenant les maîtres les plus fameux qui ont écrit de l'éloquence dans les derniers temps*, Pierre-Alexandre Martin, 1719, in-8°, 530 p.-X; *Ad Musas, ode, cum vir clarissimus M. Joannes de Laval, in Marchiano rhetor, regio principi Philippo Aurelianensium duci funebrum orationem Universitatis nomine in Sorbona diceret idibus maii annii 1724*, typis Theobusteis, 1724, in -fol°, 3 p. ; *Les Armes d'Achille*. Tragédie en vers français, représentée au Collège Mazarin le 7 août 1724. Sur cette pièce scolaire, voir la *Bibliothèque dramatique de Monsieur de Soleinne*, catalogue rédigé par P. L. Jacob (Paul Lacroix), New York, Burt Franklin, s. d. (reprint, 1844), t. III, p. 27 (recueil de pièces de théâtre manuscrites) ; le *Mercur de France*, août 1724, p. 1804 (résumé de la pièce) ; *Observations adressées à M. Rollin, sur son traité De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres*, François-Guillaume L'Hermitte, 1727, in-8°, 476 p. ; *Réponse de M. Gibert à la lettre de M. Rollin* (12 février 1727), Fr.-G. L'Hermitte, 1727, in-12, 26 p. Cette lettre est rééditée dans la *Bibliothèque française*, 1728, in-12, t. X, Seconde partie, art. 8, p. 250-270 ; *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, C.-L. Thiboust, 1730, in-12, 654 p. ; «Projet de dissertation sur l'ode », in *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*, Simart, 1732, in-12, t. XI, partie 2, p. 389-414 ; *Discours prononcé par M. Gibert, professeur de rhétorique au collège Mazarin, ancien recteur et actuellement syndic de l'Université de Paris, en son assemblée générale tenue extraordinairement, et par ordre de la cour, aux Mathurins, le 11 mai 1739, pour la révocation de l'appel, interjeté par ladite Université, de la bulle Unigenitus au futur concile général, le 5 octobre 1718* (texte latin et traduction), s.l.n.d. [1739], in-8°, 4-4 p.

9. Disciple de Malebranche, François Lamy (1636-1711) était connu dans la République des Lettres pour ses nombreuses controverses. En effet, ce philosophe cartésien avait eu des disputes souvent virulentes avec Arnauld, Bossuet, Fontenelle et Leibniz. Voir *Dictionnaire des philosophes*, sous la dir. de Denis Huisman, PUF, 1993, art. « Lamy (Fr.) » par G. Rodis-Lewis.

10. Titulaire d'une chaire d'éloquence au Collège Royal, membre de l'Académie des Inscriptions, Charles Rollin (1661-1741) fut recteur de l'Université de Paris. Son *Traité des études*, lu par la plupart des philosophes des Lumières, fut un succès de librairie : très nombreuses rééditions jusqu'à la fin du Second Empire. Sur Rollin, voir Maurice Chavardès, *Les Grands maîtres de l'éducation*, Éd. du Sud, 1966, pp. 76-78 ; *Le Patrimoine de l'éducation nationale*, sous la dir. de Pierre Gaspard, Charenton-le-Pont, Flohic Éditions, 1999, p. 248 : « Rollin en costume de recteur ».

11. Voir S. Ben Messaoud, « Un professeur de D'Alembert, Balthazar Gibert », RDE, n° 24, pp. 164-169.

étant Cochet »¹². Étudié pendant deux ans, l'art oratoire constitue une matière fondamentale, dans la formation intellectuelle des élèves de ce collège: « la classe appelée *rhethorica* a deux régents à elle seule, qui tour à tour se chargent des poètes et des orateurs »¹³. Ainsi, Gibert enseignait, depuis l'inauguration de ce collège, les règles de la rhétorique – une chaire qu'il avait occupée sans discontinuité pendant plusieurs décennies. Titulaire de la seconde chaire de rhétorique, Pierre Fromentin, successeur de Nicolas Morain († 1724), enseignait la poésie¹⁴.

Lorsque D'Alembert est entré en classe de rhétorique (octobre 1731), Gibert, alors âgé de soixante-neuf ans, enseignait au collège Mazarin depuis quarante-trois ans. Ce professeur, pédagogue de renom, venait de publier son traité, *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence* (1730), sollicité, depuis de longues années, par ses confrères et savants d'Europe. Ce traité, inspiré de ses précédents livres, marque un tournant dans la rhétorique française. Très consultée par les professeurs d'éloquence, la *Rhétorique* de Gibert, maintes fois rééditée, fut traduite en espagnol¹⁵.

Outre son enseignement de la rhétorique, Gibert fut réélu, pendant la scolarité de D'Alembert, recteur de l'Université de Paris 16. ** succèdera,

12. « D'Alembert à l'Université », *Sciences, musiques, Lumières*. Mélanges offerts à A.-M. Chouillet, Ferney-Voltaire, Centre International d'Étude du XVIII^e siècle, 2002, p. 38. Lire aussi Boris Noguès, « Composition, évolution et identité du corps professoral au XVIII^e siècle. Le cas des régents de la Faculté des Arts de Paris », *Cahiers d'histoire*, 1988, n° 71, pp. 55-67, particulièrement p. 61 (rémunération des professeurs).

13. Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, o. c., t. I, p. 1105. La classe de rhétorique, sous l'Ancien Régime, était généralement limitée à une année d'étude. Ce fut le cas de Montesquieu. Sur l'itinéraire scolaire de ce philosophe, voir S. Ben Messaoud, « La formation intellectuelle de Montesquieu: l'enseignement des oratoriens », *Cahiers Montesquieu*, 1999, n° 5, pp. 34-35.

14. Voir ici une copie manuscrite de son cours, « Règles de la versification françoise, dictées par M. Fromentin, professeur (*sic*) de rhétorique au collège Mazarin, ce 20 avril 1730 à Paris ». Ce document manuscrit, conservé à la B M de Rennes (ms. 235), est relié à la suite de *Rhetorica juxta doctrinam Aristotelis dialogis explanata* (éd. 1730). Voir aussi P. Fromentin, *In nuptias... Ludovici XV et Mariae-Eusebiae-Felicitatis, cum ipsis M. Balthasar Gibert... in collegio Mazarinaeo... nuptialem orationem diceret*, die 17 jan. 1726, ode, typis Theobusteis, 1726, in-4°, 4 p. Sur ce poème, voir P. Conlon, *Le Siècle des Lumières. Bibliographie chronologique*, t. II « 1723-1729 », Genève, Droz, 1984, notice 26 : 433.

15. *Rethorica ó reglas de la Eloquencia*. Traducidas del frances al castellano por Don Blas Molina, Madrid, Imp. de la Viuda e hijos de Marin, 1792, in-8°, 427 p. Ce traité figure aussi parmi les livres que l'abbé Morellet avait envoyés à William Petty : *Lettres d'André Morellet*, éd. D. Medlin et al., Oxford, Voltaire Foundation, 1991, t. I, p. 595 (lettre du 4 mai 1777, éd. 1766).

16. Voici les mandats de recteur exercés par Gibert: 10 octobre 1707-10 octobre 1708, 23 juin 1721 - 11 octobre 1723, 10 octobre 1733 - 10 octobre 1736. Lire aussi Charles Jourdain, *Histoire de l'Université de Paris au XVIII^e et au XIX^e siècles*, Hachette, 1862-1866, L. III, ch. IV, p. 363 : « On choisit Balthazar Gibert, qui remplissait alors pour la quinzième fois la charge de recteur, après avoir fait ses débuts dans ces hautes fonctions en l'année 1707 ».

l'année suivante, à Edme Pourchot, décédé, au poste de syndic ¹⁷. Cette concentration de pouvoirs, unique dans les annales de l'Université de Paris, n'est pas fortuite : Gibert, défenseur zélé de cette institution, jouissait auprès de ses confrères d'une grande influence. Par ailleurs, Gibert, en sa qualité de recteur, avait participé à plusieurs cérémonies officielles, entre autres celles organisées au palais de Versailles : « Le 1^{er} de ce mois [février], le sieur Gibert, recteur de l'Université, accompagné des doyens des Facultés et des procureurs des nations, eut l'honneur, suivant l'ancien usage, de présenter un cerje au Roi [Louis XV], à la Reine et à Monseigneur le Dauphin », rapporte la *Gazette de France* dans sa livraison du 5 février 1735.

Enfin, la scolarité de D'Alembert fut marquée par de virulents débats, au sujet de la bulle *Unigenitus*. Les partisans de cette Constitution, les jésuites, et leurs adversaires, les jansénistes, s'étaient livrés, depuis la fin du règne de Louis XIV, à de violentes controverses théologiques. Les régents jésuites de l'Université, appuyés par le Cardinal de Rohan, Évêque de Strasbourg, avaient réussi à obtenir, le 11 mai 1739, l'acceptation de la bulle *Unigenitus*. Cette « cabale molinienne de la Faculté des Arts », pour reprendre l'expression des *Nouvelles ecclésiastiques* ¹⁹, avait suscité

17. Sur les compétences de syndic, voir Ch. Fourier, *L'Enseignement français de l'Antiquité à la Révolution*, Institut pédagogique national, 1964, p. 99.

18. Notons ici que Gibert s'était opposé aux jésuites de Dijon, lesquels projetaient en 1722, la fondation d'une université. Sur ce point, voir Mathieu Marais, *Journal de Paris*, éd. établie par H. Duranton et R. Grandroute, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, t. II, p. 568 : « Le recteur, qui est M. Gibert, a fait merveille : il a été entendu en particulier par le Régent dans son cabinet pendant deux heures, et, en public, au bureau des commissaires du Conseil où il a parlé éloquemment et fortement, et, à la fin, l'opposition des universités a été reçue [...]. Ainsi, les jésuites ont échoué dans leur entreprise ». Après cette réussite, Gibert fut félicité par Ch.-J. Colbert, Évêque de Montpellier : « Souffrez, Monsieur, que l'Université de Montpellier unisse à celle de Paris, et ses félicitations, et ses actions de grâces ; et puisqu'elle se ressent de vos travaux et de votre courage, il est bien juste qu'elle partage avec elle ses sentiments pour vous », *Lettres de Messire Charles-Joachim Colbert Évêque de Montpellier*, Cologne, Aux Dépens de la Compagnie, 1741, in-12, t. II, p. 28, lettre datée du 5 mai 1723. En outre, l'élection de Rousselot, professeur de D'Alembert, intrant (grand électeur) au sein du Conseil de l'Université, fut contestée par ses adversaires jésuites, lesquels avaient adressé une requête à Louis XV : « C'est pour conserver cette domination, dont le sieur Gibert et ses adhérents se sont emparés dans la Faculté des Arts, depuis plus de vingt ans, qu'il y excita le 10 octobre dernier [1738], les troubles dont il a osé se plaindre aujourd'hui » (Ars, ms. 3499, f° 214r), « les violences du sieur Gibert lui avaient réussi pour faire infirmer l'élection de force [du sieur Josse], elles lui réussirent encore pour faire confirmer celle de Rousselot » (*ibid.*, f° 218r).

19. Livraison du 19 août 1739, p. 129. Pour sa part, Ch. Rollin, peiné par cet événement, exprimait ainsi sa souffrance : « Ne nous dissimulons point l'extrémité de nos maux. On peut dire avec vérité que la conclusion du 11 mai de cette année, qui abandonne entièrement la Faculté des Arts aux Constitutionnaires, lui a porté un coup mortel dont il est bien à craindre qu'elle ne puisse jamais se relever », « Rollin défenseur de l'Université contre les jésuites. Fragment d'un mémoire inédit », Augustin Gazier, *Mélanges de littérature et d'histoire*, A. Colin, 1904, p. 190.

l'émoi et la colère des professeurs appelants. Pour sa part, Gibert, en sa qualité de syndic de l'Université, avait rejeté l'acceptation de cette bulle²⁰. Son opposition lui avait valu, de la part du pouvoir royal, une sévère sanction :

Mon cousin [l'abbé de Ventadour], j'ai [Louis XV] jugé à propos de reléguer en la ville d'Auxerre, le sieur Gibert syndic de l'Université de Paris, et de l'exclure de toutes fonctions de ladite place, ainsi que de voix active et passive et entrée, tant dans les assemblées de la Faculté des Arts, que celle de sa Nation²¹.

Alors que Pierre Fromentin, acceptant de la bulle *Unigenitus*, continuera d'enseigner au collège Mazarin, avant d'accéder au rectorat (17 août 1744 - 10 octobre 1746), Gibert, refusera « de donner la démission de sa chaire de rhétorique pour obtenir sa liberté »²². Soutenu par J. Soanen²³, évêque appelant, Gibert décèdera en exil, le 28 octobre 1741, chez Charles-Daniel Caylus, évêque d'Auxerre.

20. Prononcé en latin, ce discours fut imprimé avec une traduction française, insérée également dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, 9 septembre 1739, p. 141, journal interdit. Notons aussi que l'introduction de ce discours, omise dans ces impressions, fut publiée dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, 14 novembre 1739, p. 179. Sur ce discours, voir Pierre Conlon, *Le Siècle des Lumières, Bibliographie chronologique*, t. IV « 1737-1742 », Genève, Droz, 1986, notice 39: 463. D'autre part, la réplique des jésuites au discours de Gibert fut prompt : « De quel front le sieur Gibert avance-t-il que les motifs de l'Université appelante, ont paru très solides, et ont été reçus avec de grands applaudissements, non seulement en France, mais encore dans les pays étrangers ? Ce ne peut être que parmi les jansénistes et les protestants », *Supplément des Nouvelles ecclésiastiques*, 28 décembre 1739, p. 207.

21. « Lettre du Roi à M. le prince de Rohan-Ventadour », datée du 14 mai 1739, *Acta et decreta praeclaræ Artium Facultatis Parisiensis*, R. Mazière, J.-B. Garnier, 1739, in-4°, p. 56. Lire aussi la *Gazette d'Amsterdam* du 26 mai 1739: « On apprend que 82 membres de l'Université ont protesté contre la rétractation de l'appel de la bulle *Unigenitus*, et qu'ils ont présenté à ce sujet une requête au Parlement ». Pour sa part, le marquis d'Argenson, ami de Voltaire, note à ce propos : « Il vient de paraître un arrêt du conseil qui casse et annule l'acte d'opposition des quatre-vingt-deux opposants de l'Université, et les déclare incapables de posséder aucunes places ni fonctions de leurs grades [...]. On a donné des lettres de cachet à MM. Coffin, Gibert et abbé d'Eaubonne », *Journal du règne de Louis XV*, Clermont-Ferrand, Éd. Paleo, 2002, t. II, pp. 138-139. Voir enfin, A. Tuilier, *Histoire de l'Université de Paris et de la Sorbonne*, Nouvelle Librairie de France, 1994, t. II, pp. 118-119; François de Dainville, « La carte du jansénisme à Paris d'après les papiers de la nonciature », *Bulletin de Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, 96^e année-1969, p. 119.

22. René Cerveau, *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité du dix-huitième siècle*, Première partie, 1760, in-12, p. 448.

23. Évêque de Senez, Jean Soanen (1647-1740) avait adressée une lettre de soutien à Gibert; elle est datée du 27 mai 1739. Cette lettre (4 p., in-8°) fut imprimée d'une manière clandestine: voir P. Conlon, o. c., t. IV « 1737-1742 », notice 39: 719.

La rhétorique scolaire

Dans l'enseignement sous l'Ancien Régime, la classe de rhétorique représente l'ultime étape du cycle des humanités. Les élèves du collège Mazarin bénéficiaient alors d'une formation de qualité: ils suivaient pendant deux ans l'enseignement de deux professeurs. S'agissant des cours de rhétorique, quoique dispensés en latin, ils n'excluaient pas l'usage du français. Si la pratique de cette langue était interdite dans les collèges des jésuites²⁴, son usage ne cessait pas de se répandre dans les autres collèges. En effet, le français, à l'aube des Lumières, servait d'outil pédagogique et de langue d'enseignement de la rhétorique. Sa progression marquait le déclin inexorable du latin: « À la fin du xviii^e siècle, le français a droit de cité dans les classes: le latin reste l'objet principal des études, mais il n'est pratiquement plus utilisé comme langue de l'explication et du cours »²⁵.

Publié à l'époque des études de D'Alembert au collège Mazarin, l'*Introduction à la rhétorique*²⁶ de Brulon de Saint-Rémy, professeur d'humanités au collège de Joinville, nous permet de présenter à grands traits la rhétorique scolaire: le programme et son enseignement. Écrit dans un style didactique, ce manuel expose à l'usage des élèves de rhétorique les règles de l'éloquence. Dès l'*Avertissement*, Brulon de Saint-Rémy insiste sur un point important de sa pédagogie: « On a jugé à propos de répéter dans les réponses ce qui est dans les demandes, parce que les jeunes gens conçoivent beaucoup mieux les choses par cette méthode que par toute

24. Voir le *Ratio studiorum. Plan raisonné et institution des études dans la Compagnie de Jésus*, éd. bilingue latin-français, présentée par A. Demoustier et al., Belin, 1997, p. 155, règle 342: « Avant tout on conservera strictement l'usage de parler latin, sauf dans les classes où les élèves ne savent pas le latin; de sorte qu'il ne sera jamais permis, pour tout ce qui concerne la classe, d'utiliser la langue maternelle; on infligera aussi des blâmes à ceux qui n'en tiendraient pas compte; et, à cette fin, le maître parlera continuellement latin ».

25. *Le Patrimoine de l'éducation nationale*, o. c., p. 256. Voir aussi M.-M. Compère, D. Pralon-Julia, *Performances scolaires de collégiens sous l'Ancien Régime. Étude d'exercices latins rédigés au collège Louis-le-Grand vers 1720*, Institut national de recherche pédagogique, 1992, pp. 160-162 « Comment apprend-on le français ? »

26. La première édition de ce manuel, très rare, est publiée en 1729. Voir P. Conlon, *Le Siècle des Lumières, Bibliographie chronologique*, t. II « 1723-1729 », o. c., notice 29: 366. Cette édition fut recensée dans le *Journal des savants*: « Ce petit livre est à proprement parler, un dictionnaire des termes de rhétorique; à cela près qu'il n'est pas rangé selon l'ordre alphabétique, mais la table supplée à ce défaut. M. Brulon de Saint-Rémy, pour se rendre utile aux jeunes gens, pour qui il l'a composé, a cru devoir en leur faveur s'expliquer par demandes et par réponses, et à chaque réponse répéter les termes de la demande » (janvier 1730, p. 27).

autre »²⁷. Aucune originalité, la répétition est un principe fondamental de la pédagogie scolaire.

Les premières leçons sont destinées à initier les élèves aux rudiments de cette matière. Ainsi, le professeur commence fort logiquement par la définition de la notion de rhétorique:

Demande: Qu'est-ce que la rhétorique ?

Réponse : La rhétorique est l'art de parler, c'est-à-dire un recueil de préceptes qui enseignent à bien parler²⁸.

D'emblée, les élèves comprennent que la parole (écrite ou orale) sera l'objet principal des cours de rhétorique. Les leçons de cette matière, dont l'enseignement remonte à l'Antiquité, sont dictées par le professeur. Ainsi, les élèves constitueront au fil des cours un recueil de préceptes. Leur compréhension et mémorisation seront progressives. Pour cela, les nombreux exercices d'application serviront d'outil d'évaluation.

Le programme de la rhétorique scolaire se compose de cinq parties : l'invention, la disposition, l'élocution, la mémoire et la prononciation. Mais avant d'entrer dans le détail des règles, Brulon de Saint-Rémy limite son enseignement aux prolégomènes de l'art de parler :

Demande : Quel est le devoir de l'orateur ?

Réponse : Le devoir de l'orateur est d'instruire, de plaire et de toucher. Il instruit par les raisons qu'il apporte ; il plaît par les figures, dont il se sert ; et il touche par les passions qu'il excite.

Demande : Quelles sont les choses qui forment un parfait orateur ?

Réponse : La nature, l'art, l'exercice, la méthode et l'imitation sont cinq choses, qui forment un parfait orateur²⁹.

Ce tableau sommaire des devoirs de l'orateur peint avec précision, outre les différents arguments, leurs caractéristiques. Le professeur procède ensuite à l'énumération des moyens nécessaires qui contribuent à la formation de l'orateur. Quant à la dernière partie des leçons introductives, elle consiste dans un rapide survol du programme de cette classe:

27. *Introduction à la rhétorique*, Joinville, Jean-Baptiste Monnoyer, 1730, in-8°, p. [I]. Cette édition contient deux courtes lettres : la première est signée par Valdruche, avocat (p. [III]) ; la seconde émane d'un rhétoricien jésuite, P. Gilles de la Sante († 1762) : « Cet ouvrage [*Introduction à la rhétorique*] est net, exact, concis, instructif ; et je le regarde avec raison comme un agréable frontispice, qui annonce un palais, dont la structure n'attend plus que l'industrie de l'architecte » (p. [V], 30 septembre 1729).

28. *Ibid.*, p. 1.

29. *Ibid.*, pp. 3-4.

Demande : Quel est l'ordre que doit observer celui qui compose un discours, qu'il doit prononcer en public ?

Réponse: Celui qui compose un discours, qu'il doit prononcer en public, a cinq choses à faire.

1° Il faut qu'il trouve dans son esprit les choses qu'il doit dire.

2° Il faut qu'il donne à chaque chose un judicieux arrangement.

3° Il faut qu'il embellisse son discours de figures.

4° Il faut qu'il l'imprime bien dans sa mémoire.

5° Il faut qu'il le prononce avec grâce.

Ces cinq choses s'appellent vulgairement l'invention, la disposition, l'élocution, la mémoire, et la prononciation, et sont les cinq parties de la rhétorique³⁰.

Cette réponse, plus longue que les précédentes, demeure néanmoins d'une compréhension aisée. Manifestement méthodique, Brulon de Saint-Rémy élargit les connaissances de ses élèves, guidés avec soin dans les méandres d'une matière bien complexe. Cette pédagogie consiste dans l'explication du contenu des notions avant de les nommer. De l'invention à la prononciation, les élèves découvrent le signifiant avant le signifié, le contenu des règles avant leur désignation. Vient ensuite les définitions à apprendre par cœur:

Demande: Qu'est-ce que l'invention ?

Réponse : L'invention est cette partie de la rhétorique, qui apprend à trouver les choses, qui doivent entrer dans la composition d'un discours.

Demande : Par quel moyen peut-on trouver des raisons pour composer un discours ?

Réponse : On peut trouver des raisons pour composer un discours, par le moyen des lieux de la rhétorique, qu'on nomme lieux communs, parce qu'on peut s'en servir dans tous les genres de discours³¹.

Pour Brulon de Saint-Rémy, il y a deux sortes de lieux communs: les lieux communs intérieurs (définition, étymologie, genre, espèce, circonstances, similitude, etc.), et les lieux communs extérieurs (préjugés, serment, témoins, etc.). L'ensemble de ces lieux communs (6 extérieurs, 16 intérieurs) est ensuite expliqué avec force de détails aux élèves de rhétorique :

Demande: Qu'est-ce que la similitude ?

Réponse : La similitude est un lieu commun, dont on se sert, lorsqu'on compare ensemble des choses de différente nature. Ainsi j'use d'une similitude, lorsque je dis : « Comme les lieux élevés sont plus exposés à la

30. *Ibid.*, pp. 13-14.

31. *Ibid.*, pp. 15-16.

foudre que les lieux bas ; ainsi les princes sont exposés à de plus fâcheuses disgrâces que les derniers du peuple »³².

S'agissant des lieux communs extérieurs, plus techniques, ils posent moins de difficultés au professeur pour leur explication et définition:

Demande: Qu'est-ce qu'un préjugé ?

Réponse : Le préjugé est un lieu commun, dont se sert un avocat, lorsqu'il cite un arrêt rendu sur la même espèce, et dans le même cas que celui dont il s'agit³³.

L'enseignement des lieux communs est également hérité des rhéteurs de l'Antiquité. Aristote et Hermogène figurent parmi les principaux théoriciens. Après de longs et fastidieux développements sur les différents lieux communs, Brulon de Saint-Rémy définit les trois genres de discours rhétoriques :

Demande : Quel est le genre démonstratif ?

Réponse : Le genre démonstratif est celui, où il s'agit principalement de louer ou de blâmer. Il est ainsi nommé, parce qu'il démontre et fait voir les vertus ou les vices.

Demande : Quel est le genre délibératif ?

Réponse : Le genre délibératif est celui, où il est question principalement de persuader ou de dissuader. Il est ainsi nommé, par ce qu'il s'agit en ce genre de délibérer de ce qu'on doit faire.

Demande: Quel est le genre judiciaire ?

Réponse : Le genre judiciaire est celui, où il s'agit principalement de faire rendre justice dans le barreau³⁴.

Après avoir défini les cinq parties du discours rhétorique (invention, disposition, *etc.*), le professeur en distingue les différents genres (démonstratif, délibératif, judiciaire). Ensuite, les élèves découvrent les éléments constitutifs de chaque partie. L'exemple de l'invention nous fournit ici une éloquente illustration:

Demande : Quel est le meilleur moyen, dont un orateur puisse se servir pour persuader ?

Réponse : Le meilleur moyen, dont un orateur puisse se servir pour persuader, c'est d'exciter dans l'âme de ceux auxquels il parle, les passions convenables à son dessein. C'est ainsi que Cicéron, voyant que

32. *Ibid.*, p. 29. En effet, les lieux communs (pp. 17-44) occupent une grande partie de l'invention (pp. 15-58).

33. *Ibid.*, pp. 40-41.

34. *Ibid.*, pp. 45-46.

l'indignation du Sénat contre Marc Antoine servirait au dessein qu'il avait de le faire déclarer ennemi de la République Romaine, excita si fort cette passion dans l'âme des sénateurs, par les phillipiques, qu'ils déclarèrent tous, d'une commune voix, Marc Antoine ennemi de la République³⁵.

Comme Aristote, Brulon de Saint-Rémy distingue seize passions : l'amour, la haine, le désir, la fuite ou l'aversion, la joie, la tristesse, l'espérance, le désespoir, la hardiesse, la crainte, l'indignation, l'envie, la honte, l'émulation, la colère et la compassion. Il procède ensuite à l'énumération des passions spécifiques à chaque genre de discours (démonstratif, délibératif, judiciaire).

La seconde partie du programme rhétorique consiste dans l'étude de la disposition. Fort synthétiques, les définitions comme les exemples se limitent à l'essentiel : les règles de la disposition. En effet, le professeur initie ses élèves à assembler d'une manière judicieuse les éléments trouvés (arguments logiques et psychologiques) dans l'invention. De la justesse et pertinence de cette économie dépendra, dans une large mesure, la persuasion de l'adversaire ou du public :

Demande: Qu'est-ce que la disposition ?

Réponse : La disposition est cette partie de la rhétorique, qui apprend à donner un juste et judicieux arrangement aux choses, qui entrent dans la composition d'un discours.

Demande : Qu'est-ce que l'orateur doit faire pour bien arranger les choses, qui composent son discours ?

Réponse : L'orateur a quatre choses à faire pour bien arranger les choses qui composent son discours.

1° Il faut qu'il dispose les auditeurs à l'écouter.

2° Il faut qu'il fasse connaître le sujet de son discours.

3° Il faut qu'il prouve ce qu'il avance.

4° Il faut qu'il mette tout en œuvre pour arriver à son but, qui est de persuader.

Ces quatre parties s'appellent exorde, narration, confirmation et péroraison³⁶.

Après cette présentation générale des parties de la disposition, Brulon de Saint-Rémy les reprend séparément pour en donner des définitions plus développées. Quant à l'élocution, troisième partie du programme rhétorique, elle porte sur le langage. L'élève y apprend l'écriture du discours : le style approprié au sujet du plaidoyer, le choix des figures et divers ornements :

35. *Ibid.*, pp. 52-53.

36. *Ibid.*, pp. 59-61.

Demande: Qu'est-ce que l'élocution ?

Réponse : L'élocution est cette partie de la rhétorique, qui apprend à exprimer les pensées en beaux termes, et à donner à un discours tout l'ornement qui lui convient.

Demande : Comment nomme-t-on la manière d'exprimer les pensées ?

Réponse : La manière d'exprimer les pensées se nomme style.

Demande : Combien y a-t-il de sortes de styles ?

Réponse : Il y a trois sortes de styles, à savoir le simple, qui est sans aucun ornement, tel est celui des *Actes des Apôtres* ; le sublime, qui est grave, élevé et orné, tel est celui de l'oraison de Cicéron pour Milon ; et le médiocre, qui tient le milieu entre le simple et le sublime, tel est celui des *Décades* de Tite-Live³⁷.

S'agissant des figures, le professeur en distingue deux sortes : les « Figures des mots pris hors de leur signification naturelle » et les « Figures des mots pris dans leur signification naturelle ». Comme pour les lieux communs, Brulon de Saint-Rémy procède à une longue énumération des figures³⁸. Ce fastidieux catalogue est composé de trente-trois figures : la conduplication, la prétermission, la complexion, l'occupation, la suspension, etc. Toutes ces figures, une fois définies, sont agrémentées d'un exemple.

Les deux dernières parties du programme, la mémoire et la prononciation, sont très succinctes. En effet, le professeur se contente d'en donner de brèves définitions. Essentiellement pratiques, ces parties feront l'objet de commentaires circonstanciés lors des exercices de préparation de la tragédie, présentée à la fin de l'année scolaire :

Demande: Qu'est-ce que la mémoire ?

Réponse : La mémoire est cette partie de la rhétorique, qui donne des règles pour apprendre un discours par cœur et pour le bien retenir³⁹.

À l'ultime partie de l'édifice rhétorique, la prononciation, Brulon de Saint-Rémy donne cette définition:

Demande: Qu'est-ce que la prononciation ?

Réponse : La prononciation est cette partie de la rhétorique, qui enseigne à prononcer un discours avec grâce⁴⁰.

37. *Ibid.*, pp. 73-75.

38. *Ibid.*, pp. 79-93 : premier genre de figure; pp. 94-146: second genre de figure.

39. *Ibid.*, p. 147.

40. *Ibid.*, p. 153.

Ce résumé de l'*Introduction à la rhétorique* de Brulon de Saint-Rémy offre un aperçu de la rhétorique scolaire, telle quelle était enseignée au dix-huitième siècle. Cette rhétorique à l'usage des élèves diffère de celle des théoriciens de l'art de persuader. Quoique inspirée des traités d'Aristote, Cicéron, Quintilien, Hermogène, etc., la rhétorique scolaire est sous-tendue par une visée pédagogique: l'apprentissage de l'art oratoire:

L'école impose une notion d'apprentissage nécessaire, où l'imitation sera celle du maître ou celle qu'on tire de la lecture et du commentaire des grands orateurs. Cette imitation sera en outre contrôlée par l'application de règles et suivra une progression du facile au difficile, du simple au complexe, pour aboutir à la « déclamation », un exercice qui est censé préparer ou entraîner les élèves à la production des discours judiciaires ou délibératifs⁴¹.

Héritière de la rhétorique gréco-latine, la rhétorique française comme celle de la plupart des pays d'Europe continentale est d'inspiration aristotélicienne. Outre l'enseignement des règles de l'invention, disposition, élocution, action et mémoire, cette rhétorique repose sur une notion fondamentale: la vraisemblance. Si Aristote privilégie dans ses travaux les trois premières parties de l'édifice rhétorique au détriment de la mémoire et de l'action, les rhéteurs latins conféraient, dans leurs traités, une place prédominante à la figure de l'avocat. On trouve dans les plaidoyers de Cicéron des apports parfois substantiels à la pensée du philosophe stagirite. Toutefois, c'est Quintilien qui avait décrit avec force de détails l'ensemble de l'édifice rhétorique. Son « *Institution oratoire* n'est pas seulement le cours de rhétorique le plus complet que nous ait laissé l'Antiquité : c'est en même temps un traité d'éducation, un véritable manuel de pédagogie »⁴². Commentés, ces rhéteurs formeront la principale source de la tradition rhétorique française: les prédicateurs comme les avocats s'en inspireront. Lus par les professeurs de rhétorique, les traités scolaires des Anciens seront aussi adaptés à l'usage des collégiens français.

La pédagogie de Gibert

Comme Gibert n'avait pas publié d'écrits théoriques sur la pédagogie, nous proposons ici une synthèse de ses idées et réflexions, disséminées

41. Françoise Desbordes, *La Rhétorique Antique. L'Art de persuader*, Hachette, 1996, p. 132.

42. *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, sous la dir. de F. Buisson, Hachette, 1911, art. « Quintilien » par Th. Froment. Voir aussi P. Grimal, *La Littérature latine*, Fayard, 1994, pp. 438-439.

dans ses travaux. « La mauvaise éducation qu'on donne aux enfants est un grand mal dans un État, puisque c'est de là que viennent ensuite tous les désordres publics », observe Gibert⁴³. De l'enseignement de Gibert, D'Alembert avait gardé un souvenir indélébile ; il est relaté dans ses *Mémoires*, publiés à titre posthume :

Un de ses professeurs de rhétorique (car on sait qu'il y en a deux au collège Mazarin), homme savant d'ailleurs, et instruit surtout dans la scolastique de son art, mais qui n'excellait pas dans la partie du goût, dictait souvent dans sa classe des sujets de composition dont le plan et les détails déplaisaient beaucoup au jeune écolier ; aussi s'en écartait-il souvent, et, ce qui est assez surprenant, sans que son professeur le trouvât fort mauvais⁴⁴.

Ces informations constituent un précieux témoignage sur la pédagogie de Gibert. Point autoritaire comme le fut le P. Gabriel Le Jay⁴⁵, professeur de Voltaire, Gibert employait, dans son enseignement de l'art oratoire, une pédagogie suggestive. Pour Gibert, « un écolier n'est point orateur quand il commence, comme un chêne n'est point un arbre en naissant »⁴⁶. C'est pourquoi l'apprentissage des règles ne peut s'effectuer que d'une manière graduelle ; Gibert y insiste dans cette observation sur le *Traité des études* :

Peut-on proposer autre chose d'abord que des phrases détachées aux élèves de l'éloquence pour leur en donner bientôt plusieurs de suite ? Comment apprend-on à peindre ou à écrire ? On montre à dessiner d'abord un œil, une bouche, avant que de donner à dessiner une tête ou tout un corps. On commence dans l'écriture par les simples lettres, et on passe de là aux mots et aux lignes⁴⁷.

Cependant, l'acquisition des règles de l'éloquence ne doit pas ralentir « le feu de l'esprit »⁴⁸, ni entraver ses capacités créatives. Au contraire, leur apprentissage doit stimuler l'imaginaire de l'élève : « Il faudra dans la

43. *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., p. 149.

44. *Œuvres posthumes de d'Alembert*, Charles Pougens, 1799, t. I, p. 11. Voir la contribution d'Irène Passeron, *supra*.

45. Professeur de rhétorique au collège Louis-le-Grand, Gabriel Le Jay (1657-1734) est l'auteur de plusieurs pièces de théâtre scolaire. Sur son enseignement du jeune Voltaire, voir R. Pomeau, *Voltaire en son temps*, Fayard, 1995, t. I, ch. IV, p. 29. Voir aussi le *Ratio studiorum. Plan raisonné et institution des études dans la Compagnie de Jésus*, o. c., p. 144, règle 289 : « On contraindra de force ceux [les élèves] qui refusent les coups, si on le peut en toute sécurité ». Voir enfin, P. Giolitto, *Histoire de l'école. Maîtres et écoliers de Charlemagne à Jules Ferry*, Éd. Imago, 2003, pp. 300-304 « Le fouet des Jésuites ».

46. *Observations adressées à M. Rollin*, o. c., art. 4, p. 141.

47. *Ibid.*, p. 124.

48. *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., p. 208.

composition travailler, non par art ou machinalement en songeant aux préceptes, mais de génie, et en suivant d'une manière raisonnable le feu de l'imagination »⁴⁹. D'où la nécessité, de la part du professeur, d'une évaluation régulière des progrès et lacunes de chaque élève. L'intensité de ce contrôle fléchira avec la maîtrise des règles. En effet, la persévérance de l'élève de rhétorique dans l'effort lui permet de s'améliorer, « de la même manière qu'on n'a plus besoin de rien qui nous soutienne dans l'eau, lorsque nous savons nager », ajoute Gibert⁵⁰. Quant aux difficultés auxquelles se heurte l'élève de rhétorique, elles ne résident pas seulement dans la mémorisation des règles, mais surtout dans leur application. En ce sens, le professeur de rhétorique, toujours attentif, examinera les exercices de composition de ses élèves, afin de leur apporter, si nécessaire, son aide :

Il est vrai qu'ils [les élèves] n'ont pas tous les avantages qu'ils auront dans la suite ; mais ayant au moins une quinzaine d'années, ils ont quelque esprit et quelque éducation ; ils ont des principes de religion et de morale ; ils ont quelque lecture, ils ont quelque connaissance et quelque usage de la vie ; ils ont enfin quelques sentiments. Il ne leur en faut pas davantage pour les mettre en état de traiter une infinité de sujets qui sont déjà à leur portée. Un maître prudent ne leur en donne point d'autres ; ou s'il voit dans une matière quelque chose de difficile, il l'applanit, fournissant lui-même quelquefois les arguments, et ne laissant à ses disciples que le soin de leur donner quelque étendue, et de les tourner d'une manière convenable 51.

Aucunement scolastique, l'enseignement de la rhétorique chez Gibert vise à développer les capacités intellectuelles de ses disciples. D'où sa virulente critique de la méthode des lieux communs chez Aristote, qualifiée d'« embarrassante »⁵². Alors que les rhéteurs jésuites confèrent aux topiques un rôle essentiel dans l'élaboration des arguments⁵³, Gibert les rejette tout en réfutant leur efficacité pédagogique :

49. *Ibid.*, p. 143. Cette notion, inspirée d'Aristote (*De l'âme*, 427b-428a), représente chez Gibert un élément fondamental de sa doctrine rhétorique: « L'imagination [...] signifie ou la faculté de représenter les images sensibles, ou l'opinion des hommes, surtout quand il y a de l'erreur. On parle aux hommes quelquefois selon leurs opinions, mais leurs opinions appartiennent à l'intelligence. On leur fournit des images de ce qu'on leur dit pour aller à l'intelligence, et c'est une excellente méthode. Mais comme cette faculté d'imaginer ne juge point, aussi ne lui parle-t-on point pour s'arrêter à elle, on lui parle pour aller au jugement et à l'intelligence », *Observations adressées à M. Rollin*, o. c., art. 9, p. 294.

50. *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., p. 138.

51. *Ibid.*, pp. 125-126.

52. *Ibid.*, p. 136.

53. Voir Joseph de Jouvancy [1643-1719], *L'Élève de rhétorique*, trad. du latin par H. Ferté, Hachette, 1892, pp. 7-25.

Car, premièrement, quoique ces mots [lieux communs] ne soient qu'au nombre de seize ou environ, quel temps ne faudrait-il pas pour les fonder tous l'un après l'autre ? Y a-t-il rien qui fut plus ennuyeux, ou plus languissant ? Et quoi de plus capable de ralentir le feu de la composition, de gêner l'esprit, et de le faire raisonner d'une manière forcée qui sentirait, non seulement l'art et l'école, mais la petitesse de génie⁵⁴ ?

Pour Gibert, cette méthode, théorisée par les rhéteurs de l'Antiquité (Aristote, Cicéron, Quintilien) est caduque. Pédagogue averti, le professeur de D'Alembert apporte sur la question des lieux communs un éclairage neuf :

Les jeunes gens s'inquiètent au commencement dans la recherche de leurs preuves. Cependant pour peu qu'ils soient conduits, il arrive bientôt qu'ils trouvent plus de matière qu'ils n'en peuvent désirer. En sorte que l'embarras n'est point proprement à trouver les arguments, mais à les choisir et à les traiter⁵⁵.

Comment, alors, l'élève de rhétorique doit-il procéder, pour chercher ses arguments oratoires ? Chose étonnante, Gibert recourt à l'autorité des Anciens :

Aristote dit aussi, que la seule et véritable source des arguments, qui soit utile, c'est la connaissance que l'on a de son sujet, et le besoin qu'on prend de le méditer dans toutes ses circonstances. Cicéron a eu la même pensée, et Quintilien y revient aussi⁵⁶.

Chez Gibert, la critique des Anciens ne signifie pas, à l'instar de Ramus⁵⁷, rejet total de leurs doctrines. Le dernier trait marquant, concernant la méthode d'enseignement de la rhétorique chez Gibert, consiste dans la clarté de son discours pédagogique. Effectivement, le savant professeur élaborait ses leçons, dans un langage didactique, à la portée de ses élèves ; une règle évoquée dans sa controverse avec Rollin :

54. *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., pp. 137-138.

55. *Ibid.*, p. 125.

56. *Ibid.*, p. 138.

57. Pierre de La Ramée, dit Ramus (1515-1572) : « Génie entreprenant et novateur, il s'est dévoué avec une infatigable ardeur à la recherche et à l'enseignement de la vérité ; il a lutté avec courage contre la méthode scolastique ; il a osé porter la main sur l'arche sainte de la philosophie d'Aristote », écrit G. Compayré dans son article « Ramus », *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, o. c. Voir aussi George A. Kennedy, *Classical rhetoric*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1999, pp. 249-252 « Peter Ramus ».

N'admettez-vous [Rollin] pas le style simple dans l'orateur, lorsqu'il n'est question que d'instruire ? Sans doute. Vous établissez vous-même avec saint Augustin, que c'est là l'usage de ce style : or il n'est question que d'instruire dans une rhétorique ; et même en faveur des enfants, il est nécessaire de prendre un style encore plus simple, que celui que prend l'orateur ; parce que ce doit être un style, non oratoire, mais didactique, où il n'y ait rien que ce qui est essentiel⁵⁸.

En outre, si Gibert sollicite dans son enseignement l'imaginaire des élèves et par là-même leur intelligence, l'application des règles demeure fondamentale: « Le génie est capable de tout lorsqu'on fait attention à ce qui est à propos de faire dans un discours : mais on n'a pas toujours l'esprit présent. Ce sont les règles qui nous rendent attentifs dans l'occasion »⁵⁹.

En définitive, la pédagogie de Gibert, aujourd'hui méconnue, se distingue de celle des jésuites. Elle diffère aussi de celle pratiquée par Rollin⁶⁰, son adversaire ; leurs controverses portaient autant sur les règles de la rhétorique que sur son enseignement:

Enfin, pour ne pas toujours parler de votre [Rollin] méthode, que pensez-vous de ceux qui donnent d'abord des principes pour ouvrir l'esprit, et des exemples très courts pour les expliquer ? Qui donnent ensuite par écrit une proposition à traiter, et qui interrogent leurs élèves, afin que guidés par leurs principes, ils produisent de leur fond, non pas l'ouvrage, mais quelques idées propres à mettre en œuvre ? Un maître loue en tout ou en partie ce que ses écoliers répondent à ses demandes, il indique l'ordre, il donne premièrement des pensées détachées ; il en donne ensuite plusieurs qui sont liées. Il exhorte ses disciples à travailler toujours dans la vue de rendre compte de leurs ouvrages. Il loue, ou il reprend avec modération et avec prudence ce qu'ils ont fait. Pensez-vous, Monsieur, que cette méthode ne soit pas aussi utile que les deux que vous proposez et dont la première est impraticable ; et l'autre est trop forte d'abord et n'est pas assez expliquée⁶¹ ?

Cette courte présentation de la pédagogie de Gibert, apporte, semble-t-il, un éclairage sur son enseignement. Historien et théoricien de la rhétorique, le professeur de D'Alembert conférait à la pédagogie, une place

58. *Observations adressées à M. Rollin*, o. c., art. 3, pp. 97-98.

59. *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., p. 89. Cf. le *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, o. c., art. « Attention » par M. Bréal ; M. Berraud, « Faire penser les élèves par eux-mêmes », *Revue pédagogique*, 15 octobre 1912, n° 10, pp. 351-352.

60. Sur le *Traité des études*, voir Marcel Grandière, *L'Idéal pédagogique au dix-huitième siècle*, SVEC, 361, pp. 52-61.

61. *Observations adressées à M. Rollin*, o. c. art. 4, pp. 135-136.

de choix dans sa réflexion: « L'homme est toujours bien aise d'apprendre, pourvu qu'il n'y ait qu'à apprendre, et qu'il ne soit point obligé pour cela de se gêner »⁶². Cette remarque d'inspiration augustinienne⁶³ met en évidence un contexte pédagogique nouveau. « Le xviii^e siècle, c'est d'abord une nouvelle attitude devant l'enfance, une confiance en l'enfance », constate Georges Snyders⁶⁴. La pédagogie de Gibert en offre un exemple vivant. En privilégiant l'écoute de ses élèves, Gibert développait chez eux, outre le goût de l'étude, le plaisir du savoir.

La didactique de la rhétorique

Le professeur Gibert, théoricien et historien de la rhétorique, proposait un enseignement de cette matière aucunement comparable à celui de Rollin ou des régents jésuites. Soumise à une lecture critique, la rhétorique scolaire avait fait l'objet chez Gibert d'importantes innovations. Le cours de rhétorique de Gibert, *Rhetorica juxta doctrinam Aristotelis dialogis explanata*, ne fut publié qu'en 1721. Occupé par les travaux de son érudite histoire de la rhétorique, les *Jugements des savants* (1713-1719), Gibert, l'une des chevilles ouvrières de l'Université de Paris, ne voyait pas l'utilité d'une telle publication. Pour Gibert, « il y a [...] divers abrégés en latin, qui méritent l'estime du public »⁶⁵, particulièrement ceux de Vossius († 1649) et du P. Soarez⁶⁶. Mais en quoi consiste la didactique de la rhétorique ?

Pendant l'année – ou les deux années – qui couronne leur cursus d'humanités, les jeunes gens étudient dans la classe de rhétorique les préceptes de l'art oratoire, lisent les orateurs et les historiens et composent force discours en prose: lettres, narrations, éloges, harangues, controverses⁶⁷.

62. *Ibid.*, p. 511.

63. Voir B. Jolibert : « Enseigner veut dire: "faire apprendre". Celui qui véritablement enseigne ne fait rien de plus que placer l'élève en situation d'apprendre », Saint Augustin, *De magistro*, « *Le Maître* », Éd. Klincksieck, 1993, *Introduction*, p. 29.

64. « La pédagogie des xvi^e et xvii^e siècles », *Histoire de l'enseignement de 1610 à nos jours*, Bibliothèque Nationale, 1974, p. 52.

65. *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence, Premier discours*, o. c., p. 65.

66. Voir ses *Jugements des savants*, o. c., t. II, p. 397 : « Une rhétorique des plus commodes et des meilleures pour l'usage des classes, qui peut être utile à d'autres personnes qu'à des écoliers, c'est celle du Père Cyprien Soarez. Elle est des plus commodes par sa brièveté: et si on en souhaite plus qu'il n'en dit, il indique les sources ». Voir aussi C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Mansfield, Maurizio Martino, s. d. [1998, reprint, A. Picard, 1890], t. VII, col. 1331 ; un large commentaire de Gibert y est cité.

67. Fr. Douay-Soublin, « Les recueils de discours français pour la classe de rhétorique », *Histoire de l'éducation*, mai 1997, n° 74, p. 151.

Hérité de l'Antiquité, l'enseignement de l'art oratoire a, d'un point de vue formel, peu évolué. Ainsi, les programmes, où le latin occupe une part prépondérante, proposent des contenus qui se caractérisent, depuis plusieurs siècles, par une étonnante stabilité :

L'enseignant y [classe de rhétorique] dicte un cours, ou commente les traités classiques : les meilleurs usent à la fois des deux méthodes. Essentiellement latine au départ [...], elle [la rhétorique] est l'art de composer un discours oral ou écrit. À la fois théorique et pratique, l'enseignement en parcourt toutes les étapes : recherche des idées et des arguments, mise en ordre, étude de la forme, de la voix et des gestes. Les sujets d'exercices s'accordent à cet univers d'archétypes moraux le plus souvent empruntés à l'Antiquité⁶⁸.

Pour sa part, Gibert, afin de critiquer la méthode suivie par Rollin dans son enseignement de la rhétorique, lui rappelle la sienne, pratiquée au collège Mazarin :

Disons néanmoins aux jeunes gens qu'ils doivent apprendre un corps de rhétorique, c'est-à-dire, un abrégé de préceptes, être attentifs aux exemples convenables qu'on leur en donne, suivre avec docilité leurs maîtres dans l'explication des auteurs, et travailler avec un très grand soin leurs compositions. Mais si sans leur donner cet abrégé de préceptes, on se contente de leur mettre devant les yeux bien des exemples beaux et brillants, sans principes, ou bien avec des principes mal entendus ou mal appliqués ; je dis que c'est là une méthode que nous ne pouvons avouer ; et nous ne devons pas souffrir qu'on dise que c'est Quintilien qui en donne l'idée, ou qui la recommande, parce que cet auteur n'y pense pas. Pour plus de certitude, Monsieur, je puis vous assurer que le sentiment de Quintilien est aussi celui de saint Augustin dans son quatrième livre de la *Doctrine chrétienne*. Ce saint veut qu'on instruisse les enfants par des préceptes, et que les personnes avancées s'instruisent plutôt par des exemples⁶⁹.

Le manuel de Gibert, *Rhetorica juxta doctrinam Aristotelis dialogis explanata*, offre un résumé, une synthèse de ses cours sur l'art oratoire. Cet enseignement, élaboré dès les premières années de sa carrière, fut, hormis quelques modifications, inchangé. En effet, nous avons constaté peu de variantes entre les rares cahiers d'élèves, aujourd'hui conservés⁷⁰, et son

68. Fr. Lebrun et al., *Histoire de l'enseignement et de l'éducation*, t. II. *De Gutenberg aux Lumières (1480-1789)*, Éd. Perrin, 2003, pp. 526-527.

69. *Observations adressées à M. Rollin*, o. c. art. 2, pp. 73-74.

70. Voir ici B. Gibert, *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., *Introduction*, pp. 30-31 ; *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de France*, t. LI, *Manuscrits conservés dans les dépôts d'archives départementales*, Bibliothèque Nationale, 1956, p. 172, notice 62.

manuel *Rhetorica*. Quant à l'économie générale des leçons dictées et celle du manuel, elles sont quasiment identiques. Ces constatations confirment les conclusions de Pierre Albertini faites à la suite de l'étude comparative d'un important corpus de cahiers d'élèves :

La grande majorité de nos documents est donc constituée de cours de rhétorique : en dépit de la variété des appellations bibliographiques (rhétorique, art poétique, abrégé de rhétorique, éléments de rhétorique, institutions oratoires, traité d'éloquence, *ars rhetorica*, *compendium rhetoricum*, *institutiones rhetoricae*, *annotationes in rhetoricam*) l'unité de ce corpus est assez frappante. Discours descriptif sur les trois parties de l'art de persuader (invention, disposition, élocution) qui sont parfois quatre et même cinq selon la part faite à l'art oratoire [...]. Le point essentiel est que ces manuscrits [cahiers d'élèves] ne diffèrent sans doute qu'assez peu des manuels imprimés⁷¹.

Par ailleurs, si les cahiers et livres scolaires du jeune D'Alembert sont aujourd'hui perdus⁷², le manuel de Gibert, *Rhetorica*, permet ici de combler cette lacune. En effet, D'Alembert, élève de rhétorique, possédait, selon toute vraisemblance, la seconde édition de *Rhetorica*, imprimée en 1730.

Le contenu de *Rhetorica* diffère sensiblement des manuels enseignés par les contemporains de Gibert, tels que les PP. Gabriel Le Jay et Dominique de Colonia (1658-1741), célèbre régent de rhétorique au collège de la Trinité à Lyon. Des cinq parties de l'art oratoire, Gibert ne traite que de l'invention, la disposition et l'élocution. La partie introductive de *Rhetorica* contient une succincte présentation des exercices préparatoires, *progymnasmata ad rhetoricam*, et un substantiel commentaire sur la notion de rhétorique: *De natura rhetoricae*, *De materia rhetoricae*, *De hypothesis rhetoricae*, *De partibus rhetoricae*. Viennent ensuite les leçons suivantes : *De inventione momentorum suadendi*, *De dispositione momentorum suadendi* et *De elocutione*. Le *Compendium*, inséré à la fin du manuel, contient un résumé méthodique des principales notions de l'art oratoire. Comme Gibert avait inséré dans sa *Rhétorique ou les règles de l'éloquence* de larges extraits, traduits ou paraphrasés, de *Rhetorica juxta doctrinam Aristotelis dialogis explanata*, ces ouvrages constitueront les

71. *L'Enseignement classique à travers les exercices manuscrits des élèves, 1600-1940*, Institut national de recherche pédagogique, 1986, n° 5, p. 15.

72. Signalons ici que la BM de Lyon conserve sous la cote 343 788, un exemplaire du traité du P. Colonia, *De arte rhetorica libri quinque*, Editio quinta, Lugduni, Sumptibus Antonii Molin, 1728, portant des informations sur son possesseur. Il s'agit d'Étienne Biron, élève en classe de rhétorique pour l'année 1730, très probablement au collège de la Trinité à Lyon.

principales sources de notre enquête. Ce renvoi, fait par Gibert à l'attention de ses lecteurs, suggère l'unité thématique de ces ouvrages : « On peut voir la manière d'exercer d'abord les jeunes gens. On a imprimé un autre abrégé en latin [*Rhetorica*], plus long que celui-ci [*Abrégé de rhétorique*, inséré à la fin du traité], et plus court au moins des trois quarts que cette rhétorique française, pour l'usage des classes »⁷³. Sans une lecture attentive de ces livres, complémentaires, toute étude portant sur l'enseignement de la rhétorique chez Gibert aboutira à des résultats parcellaires, point pertinents.

Célèbre défenseur des Anciens, Gibert figure avec Bernard Lamy (1640-1715) parmi les principaux novateurs de la tradition rhétorique. Soumis à un examen critique, l'édifice rhétorique (invention, disposition, élocution, action et mémoire), avait fait l'objet, de la part de Gibert, d'une lecture à la fois rationnelle et empirique. Des nombreuses innovations⁷⁴, apportées par Gibert à l'*ars rhetorica*, ses élèves, dont le jeune D'Alembert, furent les principaux bénéficiaires. Pour Gibert, la rhétorique diffère de l'éloquence, deux notions point synonymes. Relevant des compétences de l'orateur, l'action et la mémoire ne peuvent s'acquérir que par l'exercice, sous la conduite d'un professeur ou répétiteur. En conséquence, les analyses théoriques, quelle que soit leur finesse, demeurent superflues, inefficaces pour les jeunes rhétoriciens :

À l'égard de l'action, on peut en donner des règles, de vive voix, et instruire ceux qui l'apprennent, en leur donnant des avis, ou en déclamant devant eux, mais il n'est pas possible de leur rien apprendre comme il faut sur le papier. Concluons que la mémoire et l'action ne sont point des parties de la rhétorique, encore que ce soient de très grandes parties de l'orateur⁷⁵.

Quoique se référant aux Anciens, particulièrement à Quintilien, l'analyse de Gibert constitue une approche novatrice de l'*actio* et de la *memoria*. Aucunement énoncée ni mise en évidence, cette innovation, comme l'ensemble des apports de Gibert à la tradition rhétorique, ont échappé à ses commentateurs. Ses constantes références à Aristote, Cicéron et Hermogène, arguments d'autorité, ne permettaient pas en effet la distinction de ses vues de celles des rhéteurs anciens :

Il semble qu'il en est de l'action, comme de la danse : on ne peut l'apprendre que par l'exercice et par l'imitation. Il faut être attentif aux

73. *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., p. 587. L'*Abrégé* est inséré à la suite du traité, pp. 581-587.

74. Sur ce point, voir S. Ben Messaoud, « Balthazar Gibert (1662-1741), précurseur de la pragmatique », *Pragmatics in 1998*, edited by J. Verschueren, Antwerp, International Pragmatics Association (IprA), 1999, t. II, pp. 376-382.

75. *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., *Second discours*, p. 87.

gestes et aux tons de ceux qui paraissent bien déclamer. Il faut s'exercer à faire des gestes qui nous plaisent. Nous y étant exercés, nous les ferons ensuite naturellement et sans y penser⁷⁶.

Cette comparaison n'est pas fortuite. Gibert y insiste une nouvelle fois sur l'importance de l'exercice. En effet, la maîtrise des différentes intonations de la voix, de la gestuelle adéquate au discours, des mimiques du visages ne s'acquièrent pas en apprenant les règles dictées par le professeur ; elle résulte de la complémentarité de plusieurs facteurs. « Il faut donc en cette matière [l'éloquence], du génie, de l'art, du travail, de la prudence et de l'usage », précise Gibert⁷⁷. En définitive, l'apprentissage de l'éloquence doit aboutir à une parfaite assimilation des règles, devenant par là-même une compétence naturelle. Ce qui justifie la pratique de la déclamation et du théâtre, deux exercices rejetés par Rollin :

La prononciation d'un jeune homme qui soutient une thèse, écrit Gibert, n'est pas celle qu'il faut prendre pour débiter une harangue ; et qu'on n'aurait pas raison, pour cela, de blâmer l'exercice des thèses, parce qu'il est très utile. Il en serait de même de la déclamation dans une tragédie⁷⁸.

Objet de polémiques, le théâtre ne figurait pas dans l'enseignement de Rollin, lequel s'était fermement opposé à cet exercice scolaire⁷⁹. Inscrit dans les statuts de l'Université de Paris⁸⁰ depuis le Moyen Âge, le théâtre représente un exercice fondamental dans l'apprentissage de l'art de parler. À ce propos, Marie-Madeleine Compère observe : « Mazarin se distingue parmi les collèges de l'Université par la place accordée au théâtre, plus importante et plus durable que les autres »⁸¹. En effet, le collège Mazarin avait programmé, dans le cadre de son enseignement de la rhétorique, des représentations théâtrales⁸². Gibert, auteur de plusieurs

76. *Ibid.*, p. 544.

77. *Ibid.*, p. 463.

78. *Ibid.*, p. 545.

79. Voir S. Ben Messaoud, « La voix dans la rhétorique française du dix-huitième siècle. Étude des traités de Rollin, Gibert, et l'abbé Dinouart », *La Voix dans la culture et la littérature françaises (1713-1875)*, études réunies par J. Wagner, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2001, pp. 55-56.

80. Voir *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., p. 544.

81. *Les Collèges français 16^e-18^e siècles*. Répertoire 3-Paris, INRP, 2002, p. 251.

82. *Ibid.*, pp. 258-259 : liste des pièces jouées dans ce collège. Cf. Martine de Rougemont, « Bible et théâtre », *Le Siècle des Lumières et la Bible*, sous la dir. de Y. Belaval, D. Bourel, Beauchesne, 1986, p. 278 : « Seuls les jansénistes seront intraitables dans leur condamnation du théâtre scolaire ». En fait, la condamnation était limitée à la comédie. Pendant les Lumières, les régents de rhétorique, qui professaient dans plusieurs collèges de l'Université, représentaient des spectacles profanes : « Ce malheureux usage des spectacles

pièces⁸³, conférait à cet exercice une place de choix dans sa didactique de l'art oratoire.

Le jeune D'Alembert, pendant ses années de rhétorique (octobre 1731-août 1733), avait, selon toute vraisemblance, participé aux répétitions de deux pièces de théâtre. Si nous ne possédons aucune information sur la pièce jouée au mois d'août 1733, probablement perdue⁸⁴ ; nous savons, par ailleurs, que D'Alembert ne figurait pas parmi les élèves qui avaient représenté, lundi 4 août 1732, *Sédécias*, une tragédie inspirée de l'Ancien Testament⁸⁵ :

Sédécias fils de Josias, ayant été établi roi des juifs par Nabuchodonosor, à la place de Joachim son neveu, que le roi des Assyriens emmena captif à Babylone ; bien loin de reconnaître une si grande faveur, et d'entretenir avec son bienfaiteur une paix sincère et solide, suivant le serment qu'il en avait fait, il rompit peu de temps après avec lui, fit alliance avec le roi d'Égypte, et sans respecter les avis que le prophète Jérémie lui donnait de la part de Dieu, pour prévenir les derniers malheurs dont il était menacé, il imita les excès et les impiétés de son prédécesseur, et porta par son exemple son peuple à toutes sortes d'abominations. Cette conduite attira sur lui et sur ses sujets la colère et la vengeance du Seigneur. Car étant sur la fin de la neuvième année de son règne, Dieu suscita contre lui Nabuchodonosor, qui ne pensant qu'à venger ses injures particulières, vengea en effet celles de Dieu. Le siège de Jérusalem, qu'il tint longtemps environnée de toutes ses troupes, la réduisit à une famine effroyable ; et après deux ans on donna à la ville un grand assaut, et on y entra par la brèche. Plusieurs personnes de qualité s'enfuirent pendant les ténèbres de la nuit, et Sédécias lui-même avec ses deux enfants se sauva par une porte secrète : mais Nabuchodonosor l'ayant fait poursuivre, il fut attrapé près de Jéricho, et amené devant ce vainqueur, qui ayant fait tuer en sa présence ses deux

s'est insensiblement introduit pour la distribution des prix, dans quelques grands collèges de l'Université, comme le Plessis, Mazarin, Harcourt, etc. [...] Où sont les Rollin, les Gibert [...] ? Que diraient-ils eux qui pensaient que c'était trop de représenter des tragédies dans les collèges ; qui avaient absolument banni la comédie ; et dont tous les vœux étaient pour que les distributions de prix se fissent [...], après un exercice utile sur les auteurs classiques ? » (*Nouvelles ecclésiastiques*, 2 janvier 1757, p. 8).

83. Voir *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., p. 23-24 ; S. Ben Messaoud, « La voix dans la rhétorique française du dix-huitième siècle. Étude des traités de Rollin, Gibert, et l'abbé Dinouart », o. c., pp. 56-58.

84. Voir *Bibliothèque dramatique de Monsieur de Soleinne*, o. c., t. III, p. 278 : « Toutes les pièces [théâtre scolaire] dont le format n'a pas été désigné, et c'est la plupart, sont in-4°. On n'y trouve en général, que les arguments pour les tragédies [...]. On comprend l'excessive rareté de ces feuilles volantes, qui n'étaient pas destinées à survivre aux solennités des collèges, dans lesquelles on les distribuait aux assistants ».

85. Voir *Dictionnaire de la Bible*, publié par F. Vigouroux, Letouzey, 1910, fasc. XXXIV, col. 1556-1559.

fil, lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes, et le mena en cet état à Babylone⁸⁶.

Le « Sujet de la pièce », imprimé dans le programme et offert au public, composé entre autres de prélats et notables parisiens, nous renseigne sur le théâtre scolaire de l'Ancien Régime. Comme *Sédécias*, ce théâtre puise souvent ses sujets dans la Bible. Les auteurs, point des dramaturges, privilégient le pathétique et les vertus morales. L'expression des passions comme celle de l'*ethos*, constitue, d'un point de vue dramatique, le principal enjeu. En effet, « une tragédie leur donne lieu de s'exercer à ce qu'il y a de plus fort dans l'éloquence, qui est l'art des passions »⁸⁷. On imagine ici Gibert, connu dans la République des Lettres pour son éloquence, expliquer et mimer à ses élèves les voix et gestuelles des différents personnages de la tragédie.

La partie théorique de l'enseignement de Gibert porte sur trois composantes majeures de l'édifice rhétorique : l'invention, la disposition et l'élocution. S'agissant de l'invention, elle occupe une place prépondérante autant dans le manuel que dans le traité de Gibert. Pour ce professeur, le discours rhétorique consiste dans l'art de persuader et non dans les fleurs du langage. Apprendre à raisonner est le fondement de cette matière. D'où son insistance sur les différents modes d'argumentation. Ils sont soit de nature logique (syllogisme, enthymème, dilemme, *etc.*), soit de nature psychologique (passions et *ethos*). Vient ensuite la disposition dans laquelle l'élève procède à l'arrangement de ses arguments. Son économie est intimement liée au genre du discours (judiciaire, délibératif, épideictique). Enfin, l'élocution consiste dans la composition du discours. Le choix des mots et des figures obéit à une règle cardinale, la clarté du discours.

L'*inventio*, insérée dans le *Dialogus secundus* de *Rhetorica juxta doctrinam Aristotelis dialogis explanata*, est consacrée à l'étude de l'enthymème, des passions (*De affectibus*), et de l'*ethos* (*De moribus*). L'enthymème et l'exemple sont les outils argumentatifs les plus employés par l'orateur : Gibert les définit en expliquant leur fonctionnement dans le discours oratoire. Quant aux mœurs et passions, autres formes d'arguments, Gibert les présente avec de nombreux exemples à l'appui. Intitulée *De amplificatione rhetorica*, la neuvième leçon, quoique fort courte, expose à

86. *Sédécias*, tragédie qui sera représentée sur le théâtre du Collège Mazarin pour la distribution des prix. Cette pièce fut représentée, à maintes reprises, par les élèves de Gibert : 1697, 1703, 1714, 1721, 1728. Sur les principaux personnages de cette pièce, voir Gibert, *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., p. 258. Voir aussi P. Conlon, *Le Siècle des Lumières. Bibliographie chronologique*, t. III « 1730-1736 », Genève, Droz, 1984, notice 32 : 230 ; Mireille Herr, *Les Tragédies bibliques au XVIII^e siècle*, Champion-Slatkine, 1988, ch. VII, pp. 159-164 « *Sédécias* ».

87. B. Gibert, *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., p. 546.

l'élève de rhétorique une notion fondamentale; elle est commentée avec force détails dans le traité :

Si quelque chose mérite [...] une attention particulière, c'est l'amplification puisque, au sentiment d'Isocrate, tout l'art de la rhétorique ne consiste, qu'à montrer la grandeur de ce qu'on regarde comme petit, ou la petitesse de ce qu'on croit être considérable. [...] On ne peut désavouer que l'amplification ne soit une chose qui a ses difficultés ; mais pour les aplanir, il faut d'abord avertir les élèves de l'éloquence, que la grandeur et la petitesse qu'il s'y agit de montrer, n'étant que la grandeur et la petitesse qui sont à la portée du sens commun, c'est le même sens commun qui doit trouver le moyen de les montrer, ou de les faire disparaître⁸⁸.

Dans la dernière leçon (*Lectio decima*), Gibert traite des caractères du discours (*De idea orationis*) : simple, orné et sublime. Prudent, Gibert réalise ici l'une des innovations majeures de l'édifice rhétorique: le transfert des styles de l'élocution à l'invention. Depuis Aristote, la notion des styles figure dans l'élocution, une règle suivie par Cicéron, Quintilien et tous les rhéteurs se réclamant de la tradition gréco-latine. Si le recteur Gibert se contente ici d'énumérer les caractéristiques des styles oratoires, sans employer le terme *stylus*, il leur consacre une longue analyse dans son traité de rhétorique⁸⁹. Les styles, cette notion essentielle dans l'enseignement des professeurs jésuites, tels que les PP. Dominique de Colonia et Joseph de Jouvancy, ne figuraient pas dans le programme de rhétorique du jeune D'Alembert.

Le *Dialogus tertius*, formé de neuf leçons, traitant de la disposition, illustre l'enseignement de la rhétorique chez Gibert: clarté, précision et pertinence. Après une première leçon, consacrée à la définition, succincte, de l'*exordium*, *propositio*, *confirmatio* et *peroratio*, Gibert en énumère les spécificités dans le discours judiciaire, avant de passer aux discours délibératif et épideictique. La dernière leçon (*lectio nona*), intitulée *De dispositione particulari*, constitue une approche novatrice de la disposition. En effet, Gibert, esprit méthodique, distingue, outre la disposition générale, une disposition particulière: elle « range les moindres parties dont les plus grandes sont composées »⁹⁰.

Le dernier dialogue du manuel, demande et réponse, porte sur l'étude de l'élocution (*De elocutione*). Aucunement consacrée aux styles ni à la définition des figures, l'élocution consiste dans l'explication des

88. *Ibid.*, pp. 141-142.

89. Voir *ibid.*, pp. 271-315. Dans ce chapitre cinq du livre premier (invention), Gibert étudie les trois styles: le simple, le magnifique et l'orné.

90. *Ibid.*, p. 387.

caractéristiques du discours oratoire : *De perspicuitate elocutionis*, *De amplitudine elocutionis*, ainsi que les diverses formes d'ornements (*De icone*).

L'apprentissage des règles nécessite de nombreux exercices d'application. Narration, éloge, description, comparaison, les exercices écrits sont variés. Leur correction permet d'évaluer le niveau de chaque élève. Si nous ne pouvons étudier des exemples concrets, puisque les cahiers de D'Alembert sont perdus, nous savons que Gibert conférait aux exercices une place de choix dans sa didactique de la rhétorique. « Il faut enfin un exercice continuuel de la composition qui vaut mieux que les préceptes et que les exemples »⁹¹.

L'influence de Gibert

Chez D'Alembert, la rhétorique figure, avec la philosophie et les mathématiques, parmi ses principaux centres d'intérêts. Outre les articles théoriques sur les notions de style et d'élocution, l'encyclopédiste avait publié une *Traduction de la péroraison de Cicéron pour Milon* et des *Morceaux choisis de Tacite*⁹². Ses nombreux éloges, prononcés en séances publiques de l'Académie, représentent un exercice éminemment rhétorique, le discours épидictique. Par ailleurs, on décèle, à la lecture des écrits de D'Alembert relatifs à la rhétorique, une forte empreinte de l'enseignement de Gibert. Cette influence est repérée, certes indirectement, de son vivant. L'abbé Chrétien Le Roy (1711-1780), ancien professeur de rhétorique à l'Université de Paris, explique dans sa réfutation de l'article COLLÈGE:

D'Alembert parle d'après M. Gibert, ancien professeur de rhétorique au collège des Quatre Nations. Ce rhéteur blâme les jésuites de ce qu'ils prescrivaient à leurs écoliers de placer telle figure dans tel endroit, telle autre dans tel endroit ; il est effectivement ridicule d'en faire une loi⁹³.

Cette observation de Chrétien Le Roy est intéressante à plus d'un titre.

91. *Observations adressées à M. Rollin*, o. c., art. 4, p. 152.

92. Voir Jean-Jacques Rousseau traducteur de Tacite, éd. C. Volpilhac-Augier, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1995, pp. 281-289 (extraits de la traduction de D'Alembert).

93. *Lettre d'un professeur émérite de l'Université de Paris*, P.-D. Brocas, 1771, in-8°, pp. 89-90. Cf. B. Hanna, « D'Alembert à l'Université », o. c., p. 41 : « Le cours de Gibert lui [D'Alembert] aurait présenté des figures de rhétorique ridicules en lui apprenant à "parler sans rien dire" ». Hypothèse erronée. Chez Gibert, les figures sont enseignées parmi les manières de fortifier le discours: voir *Rhetorica juxta doctrinam Aristotelis dialogis explanata*, J. Barbou, 1776, in-12, pp. 138-144.

Elle souligne la réception des travaux de Gibert, décédé depuis trois décennies. Pendant les Lumières, son œuvre demeurera, avec celle de Rollin, l'une des principales références des professeurs de rhétorique.

Comme Gibert, D'Alembert limite la rhétorique à trois composantes, à savoir l'invention, la disposition et l'élocution; il appelle aussi l' *elocutio* : « élocution oratoire »⁹⁴. Comme son professeur, l'encyclopédiste compare les notions de conviction et de persuasion, dans des termes presque similaires⁹⁵. Comme Gibert enfin, D'Alembert rejette l'emploi des termes scientifiques dans le discours littéraire. Cette règle, défendue par Gibert⁹⁶, est vigoureusement exprimée par D'Alembert, dans son *Jugement sur Émile* de J.-J. Rousseau:

Je suis étonné qu'un écrivain si supérieur ait affecté dans quelques endroits un langage scientifique dont il aurait pu se passer, et qui n'a qu'un air d'étalage; comme quand il dit que « l'homme de la nature est une unité absolue, et que celui de la société est une unité fractionnaire qui tient au dénominateur », et tout cela pour dire que l'homme isolé est un tout, et que celui de la société n'est que la partie d'un tout⁹⁷.

Gibert, l'un des meilleurs rhéteurs modernes, selon l' *Encyclopédie*⁹⁸, fut pour le jeune D'Alembert, plus qu'un simple professeur, un habile initiateur aux règles de l'art oratoire : « L'éloquence est le talent de faire passer avec rapidité et d'imprimer avec force dans l'âme des autres le sentiment profond dont on est pénétré »⁹⁹. Assurément, cette définition, œuvre d'un fin connaisseur, résume avec talent le principal objectif de la rhétorique: la persuasion.

D'Alembert, brillant élève, fut remarqué par ses professeurs y compris Gibert¹⁰⁰, lequel, en sa qualité de recteur, lui avait délivré, le 2 septembre

94. Gibert, *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., p. 402, note 10.

95. Voir S. Ben Messaoud, « Un professeur de D'Alembert, Balthazar Gibert », o. c., p. 167 ; Gibert, *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, o. c., p. 252.

96. *Ibid.*, p. 419.

97. *Œuvres complètes de d'Alembert*, Genève, Slatkine reprint, 1967, t. IV, pp. 466-467.

98. Louis de Jaucourt note à ce propos: « Les PP. Jouvancy et de Colonia, et MM. Rollin et Gibert ont brillé parmi les rhéteurs modernes » (V, 249b).

99. *Choix littéraire*, Genève, Claude Philibert, 1755, p. 30. Intitulé « Sur l'éloquence », ce discours de réception à l'Académie française fut prononcé le 19 décembre 1754.

100. Voir J. Bertrand, *D'Alembert*, Hachette, 1889, p. 12: « Une note du recteur du collège des Quatre Nations [Gibert] atteste que D'Alembert et Jean Lerond sont une même personne et l'un des plus brillants élèves du collège ». Cette note, en latin, est insérée à la suite de ce commentaire.

1735, son titre de maître ès arts¹⁰¹. Pour sa part, le futur encyclopédiste avait conservé de ses années de rhétorique, studieuses, un « goût vif [...] pour les belles-lettres, et surtout pour la poésie latine »¹⁰². Il résulte non seulement de l'enseignement de Gibert et Fromentin, mais aussi de celui de Rousselot, son professeur de seconde¹⁰³.

Quoique limitée à quelques exemples, l'étude de l'influence de Gibert sur D'Alembert permet de constater l'assimilation de son enseignement par le futur encyclopédiste; preuve de la qualité de sa pédagogie. Homme de sciences et de lettres, auteur de nombreux éloges académiques, D'Alembert figure parmi les orateurs des Lumières.

Samy BEN MESSAOUD
CNRS, UMR LIRE 5611

ANNEXE

RHETORICA JUXTA DOCTRINAM ARISTOTELIS DIALOGIS EXPLANATA

Progymnasmata ad rhetoricam

De periodo

De circumductione, seu elocutionis amplitudine

De concinnitate

De urbanitate

Ars rhetorica dialogis explanata

Dialogus primus : De natura materia et partibus rhetoricae

Lectio prima : De natura rhetoricae

Lectio secunda : De materia rhetoricae

Lectio tertia : De hypothesibus rhetoricae

Lectio quarta : De partibus rhetoricis

101. Sur ce point, voir B. Hanna, « D'Alembert à l'Université », o. c., p. 41 ; Ch. Fourier, *L'Enseignement français de l'Antiquité à la Révolution*, o. c., p. 99.

102. *Œuvres posthumes de d'Alembert*, o. c., p. 12.

103. Voir Auguste-Philippe Herlaut, « Le collège des Quatre Nations au début du XVIII^e siècle », *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, 52^e année-1925, p. 68.

*Dialogus secundus : De inventione momentorum suadendi**Lectio prima : Quot sunt momenta suadendi ?**Lectio secunda : De argumentis inveniendis**Lectio tertia : Unde argumenta eruantur**Lectio quarta : Loci enthymematum quibus res amplificentur, seu magnae ostendantur**Lectio quinta : (suite de la précédente leçon)**Lectio sexta : Quaenam argumenta eligenda sint**Lectio septima : De affectibus, seu de iis quae movent inveniendis**Lectio octava : De moribus, seu de iis quae auctoritatem faciunt, inveniendis**Lectio nona : De amplificatione rhetorica**Lectio decima : De idea orationis**Dialogus tertius : De dispositione suadendi**Lectio prima: De ordine partium orationis**Lectio secunda : De exordio judiciali**Lectio tertia : De propositione judiciali**Lectio quarta : De confirmatione judiciali**Lectio quinta: De peroratione judiciali**Lectio sexta : De partibus hypothesis deliberativae**Lectio septima : De exordia et propositione hypothesis theoricæ**Lectio octava : De confirmatione et peroratione theoricæ**Lectio nona : De dispositione particulari**Dialogus quartus : De elocutione**Lectio prima: Ex quibus constat elocutio**Lectio secunda : De perspicuitate elocutionis**Lectio tertia : De amplitudine elocutionis**Lectio quarta : De decentia et convenientia elocutionis**Lectio quinta : De icone**Lectio sexta : Quomodo elocutio fit apta**Lectio septima : De virtibus elocutionis**Lectio octava : Quomodo vires orationis in omnibus orationis partibus ungeantur ?**Lectio nona et ultima : Ex suavitate elocutionis**Compendium*

SEDECIAS,
TRAGÉDIE,
QUI SERA REPRÉSENTÉE
SUR LE THÉÂTRE
DU
COLLÈGE MAZARIN,
POUR LA DISTRIBUTION DES PRIX.

Le Lundi 4 jour d'Aoust, à une heure précise
après midy.

A PARIS,

De l'Imprimerie de C. L. THIBOUST, Place de Cambray,
vis-à-vis le Collège Royal.

M. DCC. XXXII.

grande que QH c. à d. que la demi circonferance ABQ .
 Pour trouver cette difficile, j'observe 1.º qu'il ne faut
 pas Couper deux Espace tendus à l'infini, soit infini
 ou ait une fin. La logarithmique & la Coartie
 en ont des propriétés. 2.º que puisqu'on $TE = CG$ $\angle Aq = PF$,
 les arcs $QAOE$ et $plusieurs$ les arcs hyperbolique
 $BQAOSB$; 3.º que la AB est la ligne des u dans l'hyper
 bole $2a^2 = u^2$ & cette hyperbole comme les autres
 2 de la puissance de u est plus grand que les autres. 1.
 de la puissance de x , il faut de l'autre 242 des per. conig.
 n. 7. que les arcs $BQAOSB$ & TE fini. Il faut que
 les arcs $QAOE$ les arcs à plus forte raison.
 Si j'ai un arc 242 des per. con. on trouve que les arcs
 hyperbolique $BQAOSB = 4aa$. ainsi les arcs $QAOE$ est
 plus petit que $4aa$. ce qui fait voir qu'il n'est pas impossible
 qu'il soit $= a$ $ASYZ$, ou au Centre $AqQA$.

fini le 23 9 br 1736

[Dernière page du manuscrit autographe de d'Alembert,
 Bibliothèque de l'Institut, ms 2033]

Échantillons d'écriture

I Traité De géométrie

L'algèbre que l'on appelle l'ingenieur. La
 mathématique, & pour ainsi la quantité & la
 dire que cette science s'applique à tout ce qui peut
 être augmenté, ou diminué, & ce qui peut être plus
 grand, ou plus petit qu'une autre chose, ou qui peut
 lui être égal. En un mot, à tout ce qui peut être
 nombre, ou mesure, qui est ce qu'on appelle
 quantité; mais comme l'on distingue deux
 sortes de quantités, savoir la quantité continue
 dont toutes les parties sont jointes ensemble, et la
 quantité discrete dont les parties sont des unités
 et séparées, les quantités quantités on appelle la
 grandeur et la multitude. De même la mathématique
 en general ne que deux parties savoir la géométrie
 et l'arithmétique, dont la première s'applique à la
 grandeur et l'autre à la multitude, de sorte que
 tout ce que l'algèbre démontre est également vrai
 dans la géométrie et dans l'arithmétique qui sont
 les deux seules et uniques parties de la mathématique
 à l'égard des autres sciences qu'on appelle ordinairement
 parties de mathématiques, telles que sont l'astronomie,
 l'optique, l'acoustique, la catoptrique, la mécanique
 ou science des mouvements, l'architecture civile et

[Première page du « Traité de Géométrie »
 conservé à la Bibliothèque de l'Institut, ms 2469]